

Anne Waddington

Parabellum

(si tu veux la paix, prépare-toi à la guerre)



Prologue

Lorsque le projectile traverse le crâne de l'homme, le silence expire.

Il y a l'odeur de la poudre et l'enfant se parle dans sa tête.

La femme hurle, dressée dans un réflexe de fuite que brise la trajectoire de la seconde balle. Mal ajusté, le tir a manqué le cœur. Elle se retient à son siège avec un hoquet de douleur tandis que ses yeux presque malgré eux, s'égarerent un instant sur l'ouvrage tombé à terre. Le paysage bucolique brodé avec soin boit la tâche écarlate de son propre sang. Elle quête la pitié tandis que son regard bute sur le mufler de l'arme.

Un dernier aboiement.

Il y a le bruit sourd d'un corps qui s'affaisse et l'enfant rêve qu'elle s'invite au pays des fées.

Elle ne bouge pas. Sous les plis du velours qui couvre la table passent les chaussures du tueur.

Des souliers qu'elle connaît et l'enfant s'invoque cristalline.

La lampe à pétrole se brise contre les rideaux.
Bientôt seul le crépitement des flammes qui lèchent et
dévorent, hantent la maison désertée.

La fumée déploie ses volutes et l'enfant devient
oiseau.

EXTRAIT

Chapitre 1

- « Pas question que tu te défiles. »
- « Je suis fatiguée. »
- « Je sais trop bien de quelle fatigue il s'agit ! Si tu n'es pas là ce soir, je viens te chercher. »

Mathilde soupire. Un bout d'elle-même serine que Florence a raison, mais elle n'a qu'une envie, se pelotonner dans son lit après avoir avalé un comprimé de Valium. Ne plus penser, surtout ne plus penser.

- « Sais-tu au-moins quel jour nous sommes ? »

La pensée de Mathilde flotte. Quelle importance. Les jours se suivent et se ressemblent. Un long cheminement grisâtre depuis que son monde s'est effondré.

- « Bien sûr que non... Le 1^{er} octobre 1967... Inutile de demander si ça te dit quelque chose, n'est-ce pas ? Alors tu sors de ta caverne et tu allumes ta télé. Aujourd'hui, à 14h15, la "2" passe à la couleur.

Pas question que tu le manques !¹

– Quoiqu’il en soit, je ne te lâche pas. N’espère pas un instant échapper à cette soirée. » insiste Florence.

Mathilde file un mauvais coton et elle n’a pas l’intention de relâcher la pression.

Depuis qu’elle a découvert son amie dans le coma pour avoir forcé sur les barbituriques un soir de déprime, Florence la surveille comme le lait sur le feu. Mais Mathilde continue à broyer du noir malgré les efforts de ses amis.

Une semaine auparavant Florence l’a traînée jusqu’en Bretagne, que venait de souiller la marée noire du Torrey Canyon. Du jamais vu. Un pétrolier navigant sous pavillon libérien en provenance du Koweït où il avait chargé 120 000 tonnes de brut, est venu se fracasser sur le récif de Seven Stones.² L’énorme nappe de pétrole qui s’en est échappée a atteint la Bretagne en 25 jours. Le reste a brûlé après que la Royale Navy ait bombardé l’épave au napalm.

Le spectacle de désolation qu’elles ont découvert n’était pas pour remonter le moral, mais le travail qui les attendait était suffisamment pénible pour empêcher de réfléchir. Et c’est exactement ce qu’il

¹ Le 1^{er} octobre 1967, depuis le studio 13 des Buttes Chaumont, Georges Gorce, (ministre de l’information), Jacques Bernard Dupont (directeur général de l’ORTF), Émile Biasini (directeur) et Henri de France (inventeur du procédé Sécam), ouvraient l’ère de la couleur.

² Le 18 mars 1967.

fallait à Mathilde.

Elles avaient rejoint les nombreux bénévoles, adjoints aux militaires pour nettoyer les plages. Un travail de fourmi face à l'étendue du désastre. Armées de pelles et de seaux, elles avaient ramassé les galettes d'hydrocarbure, les pieds dans une boue malodorante, prenant garde de ne pas dérapier sur les masses visqueuses aux formes de cnidaires immondes.

Elles avaient dormi dans un petit hôtel bondé et participé aux discussions indignées où l'on réclamait que les pétroliers paient pour la catastrophe. Le bruit circulait qu'il était question de stocker les déchets sur l'île d'Er et les habitants s'interrogeaient sur la toxicité des détergents utilisés pour dissoudre le brut et leurs effets à long terme. Les amoureux des oiseaux venus à la rescousse se débriefaient en décrivant le supplice des pauvres volatiles aux ailes engluées qui mouraient d'hypothermie ou d'empoisonnement.

Lorsqu'elles avaient quitté Port-Blanc, (qui n'en avait plus que le nom), Mathilde semblait y avoir laissé un peu de son spleen.

Mais de retour à Paris, Florence avait vite compris que la guérison n'était encore qu'un vœu pieux et repris son bâton de pèlerin.

Elle organise ce soir son dîner d'anniversaire et a bien l'intention d'y traîner Mathilde par les cheveux s'il faut en arriver à cette extrémité.

Mathilde repose la combiné après s'être rendue.

Elle se sent si vide. Si abandonnée.

Elle ira à cette soirée par amitié pour Florence, juste pour la rassurer, mais la perspective lui est pénible. Il y aura des couples, rien que des couples. Une torture depuis qu'elle a perdu Peter.

Ses yeux s'égarèrent vers la photo qui trône sur la table de nuit à côté du réveil.

Un temps heureux. Un temps trop court.

Et à nouveau la colère monte. Cette révolte contre la folie des hommes qui placent leur patrie et une idéologie de merde avant ceux qu'ils aiment. Elle a tenté de le convaincre de rester, des jours durant. Elle a pleuré, elle a supplié sans résultat. Et lorsqu'il est parti elle n'a pas voulu l'accompagner à l'aéroport, parce qu'il lui faisait trop mal.

Ils s'étaient rencontrés au festival Folk de Newport en juillet 1965 où elle s'était rendue après avoir économisé pour payer le voyage. Elle avait égaré sa bouteille d'eau et il lui en avait offert, ainsi que de la Marijuana. Une première expérience pour elle. Ils avaient beaucoup ri et s'étaient embrassés et quand Bob Dylan était monté sur scène avec sa guitare électrique ils avaient réclamé avec la foule, qu'il brise l'instrument iconoclaste et reprenne sa guitare acoustique. Ils s'étaient indignés de cette trahison du folk, avaient fumé et bu, et beaucoup discuté avant de se réveiller le lendemain dans un motel miteux. Ils n'avaient aucun souvenir de leur nuit, mais ils étaient nus dans un grand lit, ce qui laissait peu de doute sur la nature de leur relation. Pour Mathilde un tel

sentiment de libération était totalement nouveau. Elle n'aurait jamais seulement osé le rêver dans cette France guindée où elle évoluait. Ils avaient passé la semaine ensemble avant qu'elle ne rentre et trois mois plus tard, Peter venait la rejoindre à Paris. Écrivain pour enfants il vivait à l'aise des droits d'auteur que lui rapportait une série à succès et pouvait travailler où bon lui semblait. Ils s'étaient mariés en décembre 1965, avec Florence et son époux Nicolas pour seuls témoins, au grand dam de leurs parents respectifs.

Mais très loin, en Asie du Sud Est se jouait un scénario qui allait ruiner sa vie.

L'été 64, les nord-vietnamiens torpillaient l'Uss Maddox donnant ainsi au vice-président Johnson l'occasion d'obtenir du Sénat américain carte blanche pour y consolider la force militaire américaine. Dès son élection en janvier 1965 il ordonnait de bombarder massivement le Nord-Vietnam et déployait un important dispositif militaire déclenchant ainsi « l'escalade ». Un processus inquiétant s'amorçait que Peter suivait avec attention.

Mathilde frissonne et se cache sous la couverture en laine. Elle voudrait rester là, ne plus rien voir, fermer les yeux et dormir. Mais le repos fuit son sommeil hanté de cauchemars.

Elle quitte le lit à regret et pousse jusqu'à la salle de bain.

Elle se glisse toute habillée sous une douche chaude avant de se laisser tomber dans le receveur en pleurant.

Le Vietnam était au bout du monde, loin de ses préoccupations et Mathilde ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos de Peter.

Le conflit avait été la source d'un de leur premier affrontement.

– « Les français ont vendu le pays au Diable. Les accords de Genève sont une fumisterie. Il aurait fallu laisser les communistes gagner les élections, parce que ça ne fait aucun doute, ils auraient triomphé. Et ensuite c'était la débandade, toute l'Asie du Sud Est serait tombée. »

– « Ce serait si grave ? »

Il l'avait considérée comme s'il la voyait pour la première fois.

– « Tu as une idée de ce que tu dis ! »

– « Je ne faisais que poser une question. » s'était-elle défendue.

– « Alors, renseigne toi un peu avant de raconter des conneries ! »

Il était sorti en claquant la porte et Mathilde figée, avait eu la désagréable sensation qu'un indésirable venait de s'introduire dans leur sphère privée.

Elle s'était donc renseignée, et quelle meilleure source que Nicolas qui travaillait comme journaliste à L'ORTF.

Il l'avait regardée avec une telle surprise que Mathilde s'était sentie comme la mauvaise élève qui de toute l'année n'a pas ouvert son livre d'histoire.

– « Tu tombes du ciel, ma vieille ! Depuis

combien de temps as-tu oublié ton véritable métier ? »

– « Disons que j'ai pris mes distances. »

– « Au point de te désintéresser de la liberté d'un peuple et de milliers de vies humaines saccagées ?! »

– « De toute façon, qu'est-ce que je peux y faire ?! » s'était énervée Mathilde.

– « En 1954, tu avais largement dépassé l'âge de raison si je compte bien. Tu te souviens quand même de la déculottée française de Diên Biên Phu et des accords ? »

– « Évidemment. Depuis, tu n'es pas sans savoir que j'ai eu d'autres soucis. »

– « Justement... Je ne te comprends pas. Quoiqu'il en soit, avec un mari américain, tu aurais intérêt à te rancarder. »

Elle avait noté l'amertume dans la voix de Nicolas.

– « Et que crois-tu que je sois en train de faire ? »

– « Les américains étaient présents à la conférence de Genève en tant qu'observateurs. Ils ont accepté de respecter les décisions qui étaient prises, à savoir un partage provisoire du pays le long du dix septième parallèle, le Nord et sa capitale Hanoï sous régime communiste. Des élections libres visant une réunification du pays devaient de dérouler en 1958. Comme on pouvait s'y attendre c'est à un à tout autre scénario que le Vietnam s'est confronté. Sans vouloir te vexer, ces amerloques sont de sacrés hypocrites. Ils critiquent les régimes colonialistes mais agissent en

sous-main. Je ne sais pas ce qui est le pire. Bref, ils ont immédiatement œuvré à transformer le Sud en un bunker anticommuniste. Ils pétaient de trouille à l'idée que les Vietcongs s'emparent de Saïgon et que tout le reste bascule sous influence de Moscou : Le Laos, le Cambodge, la Thaïlande, la Birmanie, l'Indonésie, les Philippines, jusqu'au Japon. Le Nord Vietnam et la Chine étaient déjà entre leurs mains et la guerre civile qui secouait la Malaisie renforçait les craintes. C'est la fameuse théorie des dominos. Ils ont tout d'abord travaillé dans la discrétion en envoyant des conseillers militaires, des fonds, et en intervenant politiquement. Ce sont eux qui ont encouragé le président Diêm à saboter les élections prévues par la conférence de Genève, tant ils s'accrochaient à la certitude que le Vietcong, qui comptait aussi des partisans dans le Sud, pouvait l'emporter. Mais il y a deux ans, quand il est devenu gênant et impopulaire, la CIA a soutenu un coup d'état pour s'en débarrasser. Ils ont installé une junte militaire avec pour seule résultat un chaos supplémentaire. L'année dernière Johnson... Tu as tout de même su qu'on avait assassiné Kennedy ? »

– « Très drôle. » avait maugréé Mathilde.

– « Johnson a décidé de mettre le paquet en déclenchant l'opération "tonnerre" et l'horreur est devenue quotidienne. L'impopularité de cette guerre croît de jour en jour en Amérique car elle coûte cher, en moyens et en vies. De plus, elle est couverte par

une armée de reporters du monde entier dont les images traumatisent les foyers. La vision de Marines mettant le feu à de pauvres hameaux dans la région de Da Nang ne soulève guère l'enthousiasme des masses. »

– « Tu crois qu'ils vont gagner ? »

– « J'ai des doutes. Les Vietcongs n'accordent pas la même valeur à la vie humaine et je pense que le peuple américain est déjà en train de se poser des questions fondamentales en voyant s'amonceler les sacs plastiques qui rapatrient les corps de leurs Gis. Qui plus est, dans un Sud rongé par la corruption, on sait que certains américains sur place profitent du système. Il est fréquent que des gradés de l'armée vietnamienne ou des policiers, rançonnent des villages en menaçant de les dénoncer comme suspects vietcongs. Les nominations tiennent moins à la valeur des individus qu'à leur talent d'établir des alliances basées sur la corruption. Sous le règne de Diêm, les salaires ont fondu face à une inflation galopante ouvrant la route à un fléau qui ruine également la politique de pacification que cherche à mener l'Amérique. On vole tout et particulièrement le ciment qui est très recherché et qui se vend à prix d'or au marché noir. Et d'où vient ce ciment dont les maçons locaux s'emparent pour édifier des bâtiments aux américains ? De dotations destinées à construire une école ou un hôpital afin de détourner la population de la cause communiste. »

Peter devenait au cours du temps, plus nerveux et ombrageux et la question vietnamienne envahissait progressivement leur couple. Mathilde s'était penchée sur la question avec sérieux jusqu'à s'en faire une idée personnelle. Il lui semblait que les arguments de son mari ne tenaient pas au regard du nombre de morts.

– « Vous parlez de protéger un peuple de l'abomination communiste, mais en quoi les protégez vous quand vous les arrosez de Napalm ? »

La discussion achoppait régulièrement en dispute et bien qu'elle tentât d'éviter le sujet, Peter ne cessait d'y revenir comme s'il importait de la convaincre.

Jusqu'à ce 11 juillet 1966 où il avait brutalement annoncé.

– « Je pars dans deux jours. »

Elle avait immédiatement compris, sans doute parce que son esprit en avait, au fil des jours, muri l'idée sans que celle-ci atteigne les régions de sa conscience. Elle s'était nourrie de la colère froide que sa décision suscitait. Un ultime bouclier à son propre effondrement.

– « Merci de me prévenir à l'avance ! Je te rappelle que nous venons de nous marier. »

Nul besoin de l'interroger sur sa destination.

– « Inutile de me le rappeler. Voilà des semaines que je tourne le problème dans tous les sens. Mon pays ou toi... toi ou mon pays.

– « Je vois qu'il ne t'a pas fallu longtemps pour trancher. »

Elle avait le sentiment de s'observer de l'extérieur

comme une doublure privée de sentiment.

– « L'Ouest, c'est les gentils et l'Est, les méchants, c'est ça ? Et le preux chevalier va remettre de l'ordre. » avait elle laissé tomber avec mépris.

– « On ne peut permettre aux communistes de gagner. Je ne peux pas rester le cul sur ma chaise pendant que d'autres se battent. »

– « Pas besoin d'être devin pour voir le travail de papa derrière tout ça. »

Bien placé dans le monde de la politique, médaillé de la seconde guerre mondiale, son beau-père vouait au président Johnson, un véritable culte.

– « Mon père n'a rien à voir dans ma décision ! »

– « Permetts moi d'en douter. Ils sont texans tous les deux. Lyndon par ci, Lyndon par là, que son fils unique ne participe pas à la tuerie vietnamienne doit faire tache. »

– « Crois ce que tu veux. »

Il avait hésité un instant avant de poursuivre.

– « Je sais que je te fais du mal, mais..... »

– « Mais j'aimerais que tu comprennes..., c'est ça ? Ce serait tellement plus simple si je m'écrasais avec autant de talent que ta mère ! Ta croisade n'est qu'une saloperie de plus. C'est toi qui devrais le comprendre. Il y a des manifestations partout en Amérique contre cette putain de génération qui ne pense qu'à consommer et envoyer ses enfants se faire buter. »

– « Des hippies. Ils se dandinent à Central Park

déguisés en hindous, shootés à longueur de journée. »

Ses accents paternalistes l'avaient fait bondir.

- « Ne me parle pas comme à une débile ! Les étudiants se battent et protestent. Ça va bien au delà d'une histoire de LSD. L'Amérique "conscience du monde" a vécu. Désormais ce même monde vous remet en cause et ne peut rester indifférent à ce qui se passe là-bas. Si tu t'engages Peter, tu prends le parti des assassins. »

Il avait blêmi.

- « Parce que les Vietcongs sont des anges ? C'est ce que tu crois ? Ils tuent ceux qui refusent de les aider, ils soumettent les villages à la terreur. »

- « Et vous brûlez ceux qui ne sont pas de votre côté ! »

- « Le Sud ne veut pas d'Ho Chi Minh. Ils ont droit à la liberté. »

Mathilde avait émis un petit rire désabusé.

- « C'est étrange à entendre dans la bouche de gens qui ont saboté les élections. S'ils ne voulaient pas du communisme, ils auraient pu l'exprimer. »

- « C'est une discussion stérile. Tu ne veux pas comprendre. »

- « Parce que c'est moi qui ne veux pas comprendre ! »

Il avait tenté de la prendre dans ses bras mais elle l'avait brutalement repoussé.

- « Si tu veux ma bénédiction, c'est raté ! Je te déteste Peter. Je te déteste de m'abandonner pour

cette merde et il n'est pas certain que tu me retrouves quand tu rentreras... Si tu rentres. »

Elle avait rassemblé quelques affaires avant de filer s'installer chez sa mère pour déverser sans autre témoin, ses larmes de désespoir.

Peter avait pris l'avion le surlendemain après avoir cherché à la joindre. Elle avait découragé chacune de ses tentatives.

Ils ne s'étaient plus revus.

Durant les deux mois de sa période d'entraînement, elle avait refusé de prendre ses appels malgré les conseils maternels.

Sur place il lui avait écrit mais elle avait déchiré ses lettres sans les ouvrir, jusqu'à ce que cinq mois plus tard une missive officielle annonce sa mort.

Chapitre 2

Les Rolling stones sont de la fête. Florence est une fan, amoureuse de Mick Jagger. « Aftermath » leur dernier trente-trois tours, résonne jusqu'au palier inférieur. Un brouhaha de voix filtre derrière la porte et Mathilde se retient de prendre la fuite. Elle actionne la sonnette une seule et unique fois dans le secret espoir qu'avec tout ce bruit, son appel passe inaperçu. Contre toute attente, la porte s'ouvre immédiatement.

– « Je te guettais. » fait Florence en l'attirant à l'intérieur. « Viens, je vais te présenter. »

Une corvée de plus, une série de noms que Mathilde s'empressera d'oublier si tant est qu'elle les imprime l'espace d'une seconde.

Les visages se succèdent. Une brève poignée de main ou une bise indifférente en fonction du sexe.

Nicolas la presse contre lui.

– « Je suis content que tu sois là. Ça va te faire du bien de voir du monde. Il est grand temps que tu reprennes une existence normale. »

Une existence normale. « Normal », un concept extravagant quand le soleil s'est éteint et que le monde a soudain plongé dans les ténèbres. Comme si sa vie pouvait redevenir normale après qu'elle ait laissé mourir Peter sans un mot, juste par égoïsme ou pour le prix d'une stupide fierté. Une pensée qui hante ses jours et ses nuits. Elle voudrait revenir en arrière, l'accompagner à l'aéroport, lui dire qu'elle l'aime et le comprend, répondre présente quand il a besoin de l'appeler, profiter de lui avant qu'il ne soit trop tard. Elle voudrait désespérément remonter le temps et s'absoudre de cette culpabilité qui écrase son chagrin.

– « Nous t'attendions pour passer à table. »

Florence enlace sa taille d'un geste affectueux.

– « Je t'ai placée entre Nicolas et François. »
précise-t-elle en la guidant vers son siège.

Un homme s'avance et l'invite à s'asseoir.

– « Je vous en prie. »

Mathilde le regarde avec indifférence. Proche de la quarantaine, un visage étonnamment bronzé pour la saison, un nez un peu trop grand et les pommettes hautes des slaves, il l'invite à prendre place en souriant.

Elle bredouille un vague merci en priant le ciel qu'il ne se sente pas obligé d'animer une conversation tout au long du repas.

Florence s'est bien gardée d'évoquer un dîner en bonne et due forme. Elle a entretenu une incertitude suffisante pour que son amie croit à un buffet lui